490621

46527

EXPÉRIENCES

ET OBSERVATIONS

Sur les Emanations métalliques et sur les Elémens, comme moyens de guérir les maladies par la Médecine naturelle.

Par M.r SOUSSELIER.

A CHALON S. S.

De l'Imprimerie de J. B. PILLOT.

AN XII.

Au premier Consul de la République.

PREMIER CONSUL,

Lorsque j'eus connaissance du travail de plusieurs Savans sur le Galvanisme, je jugeai que cette découverte ne serait d'aucune utilité; mais ayant fait réflexion que vous vous y intéressiez, je jugeai que, puisque vous en aviez eu la perception, on en pourrait retirer des avantages : je me déterminai à m'en occuper en silence, et je vous envoie le résultat de mon travail, qui est digne de votre protection. J'ose vous prier, lorsque vous ferez

examinez et répétez mes Expériences, de ne pas faire choix de personnes qui auraient quelque intérêt de vous tromper.

Agréez cette légère preuve des sentimens dans lesquels je suis avec le plus profond respect,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur,

Sousscher.

EXPÉRIENCES

ET OBSERVATIONS

Sur les Emanations métalliques et sur les Elémens.

Des Émanations métalliques.

Les Philosophes modernes n'ont pas pu faire des progrès dans la Physique, parce qu'ils ne se sont pas attachés à connaître les causes de cette science ; ils veulent remonter des effets aux causes, et par cette voie, ils ne peuvent parvenir que jusques aux causes secondes ; au lieu que, s'ils eussent descendu de la cause première aux causes secondes,

leurs connaissances auraient pu s'accroître jusqu'aux infiniment petites : Expliquons cette science, afin que chacun en profite.

Tous les objets de la nature sont entourés d'une sphère particulière à chacun, laquelle sphère est active, expansive et communicative. De toutes ces différentes émanations, il y en a qui sont utiles à l'homme, et d'autres qui lui sont nuisibles : Revenons au principe de toutes choses, car c'est de là que nous vient la lumière.

Tous les objets qui sont dans notre monde, ne sont qu'une image de ceux qui existent dans l'autre monde, où ils sont bien plus beaux et plus parfaits. Dieu influe continuellement sur les cieux, et les cieux sur la terre ; ce qui est figuré dans l'Écriture-Sainte par l'échelle de Jacob.

Tous les objets naturels correspondent à des choses spirituelles ; les uns ont de bonnes correspondances ; tandis que d'autres en ont de mauvaises. Les Métaux purs correspondent à des choses célestes, et les Métaux impurs correspondent à des choses infernales ; l'or

correspond à l'amour de Dieu et du prochain, et le bois a la même correspondance ; c'est pourquoi il y a beaucoup d'or dans le ciel intime, et que les maisons et les palais ne sont que de bois.

C'est d'après ces principes et ces connaissances que je me suis décidé à travailler sur les Émanations métalliques, car j'étais certain que nos Savans modernes ne pourraient réussir qu'à faire des tours de force en alliant des Métaux qui avaient des émanations les plus opposées. Les uns, en me lisant, diront qu'ils ne veulent pas se fatiguer la tête par des idées métaphysiques, parce qu'ils ignorent que la métaphysique conduit à la vraie physique ; tandis que d'autres qui auront quelques légères perceptions de la vérité, désireront d'être instruits. S'ils en ont la volonté, qu'ils étudient la science des correspondances, qui est la science par excellence, ou la science des sciences ; et lorsqu'ils seront parvenus à ces connaissances, ils pourront expliquer les hiéroglyphes des Égyptiens, chez qui cette science s'est perdue, et que la bonté divine a révélée aux hommes d'aujourd'hui. Cette science leur expliquera ce qui leur paraissait

obscur dans les Prophètes et les Livres Saints.

Que tous les hommes, incrédules ou non, répètent les mêmes procédés que je vais leur indiquer, et ils obtiendront les mêmes résultats ; il n'en serait pas de même de ce que nous nommons le Magnétisme animal. L'homme a non-seulement une sphère, ou émanation de son corps naturel ; mais son homme spirituel a aussi une émanation spirituelle qui se mêle et se confond avec l'émanation du corps naturel. L'émanation d'un sage fera du bien à un homme bon, ou à un enfant qui est dans l'innocence ; mais l'émanation d'un homme non religieux, méchant ou vicieux, sera dangereuse. Il est inutile d'entrer dans plus de détail, et je vais parler des émanations métalliques.

Dans mes premières Expériences, j'ai remarqué que les émanations de l'argent étaient moins salutaires que celles de l'argent et l'or combinés, et que ces dernières étaient moins actives et moins intéressantes que celles de l'or seul.

Je fis faire deux étuis en bois de quatre pouces de hauteur, dont le dessus avait une

vis aussi en bois, dont la moitié avait en-dehors la forme de la moitié d'un petit œuf. L'un de ces étuis, qui était le plus large, fut rempli de Pièces d'argent et de Pièces d'or; et le second n'était rempli que de Pièces d'or seulement.

Les malades, en tenant un étui et en appuyant le bouton sur le creux de l'estomac, par-dessus les habits, éprouvent diverses sensations sur les parties qui sont le siége de la cause des maladies; et il y a des malades qui ressentent des douleurs sur plusieurs viscères alternativement, ce qui prouve que cette découverte rendra de plus grands services à la Médecine, que tous les raisonnemens des Docteurs.

N'ayant pas trouvé ces boutons au haut des étuis commodes, je les supprimai et les remplaçai par des baguettes de bois de coudrier, de trois à quatre pieds de long, pour servir de conducteur; parce que, selon mes principes, d'autres conducteurs ne pourraient mieux convenir.

Tout étant disposé, je fis ma première épreuve sur une fille, âgée de trente-quatre

ans, que je savois avoir les nerfs sensibles : je mis l'étui, qui ne contenait que de l'or, sur une chaise qui était devant elle, et elle mit le bout de la baguette sur le creux de son estomac, sans déranger aucun habillement; après quelques minutes, elle ressentit des douleurs à la tête et au ventre. Je la laissai ainsi pendant une heure, temps auquel les douleurs cessèrent, et elle quitta. Peu après la douleur de tête revint, et dura jusqu'à ce qu'elle fut couchée. Le lendemain elle se réveilla bien portante, ayant ses règles ; et sa santé a continué d'être en bon état.

Une femme, âgée de cinquante-deux ans, était attaquée d'une maladie nerveuse, fatigante et inquiétante, depuis plus de vingt ans. La médecine ne lui a été d'aucun secours, et les Médecins la déclarèrent incurable : Alors elle n'imagina pas d'autre ressource que celle de venir chez moi; elle s'y rendit avec peine, tant elle était en mauvais état. Je la traitai par les élémens pendant près de trois mois ; et je la guéris, au grand étonnement de tous ceux qui la connaissaient. Deux ans après, elle se fatigua en servant une malade ; des causes morales, qui se

joignirent à ses fatigues, excitèrent une nouvelle maladie sous une autre forme. Tous les jours, à quatre heures du soir, elle avait un frisson au ventre, du côté gauche, qui cessait après une heure, et revenait une demi-heure après; et cet état se renouvelait trois fois de la même manière. Comme elle vint chez moi dans le temps de mes expériences, je me déterminai à éprouver les émanations métalliques sur cette malade, que je plaçai sur une chaise, en ayant une autre devant elle, où je mis mon étui rempli d'or; et le bout de la baguette, qui était conducteur, appuyait sur le creux de l'estomac. Peu après, elle sentit un froid dans le bras gauche; vingt minutes après, ce froid cessa et se fit sentir dans le bras droit; et vingt minutes après, les deux bras n'éprouvèrent aucune sensation douloureuse: je retirai mon étui et la renvoyai jusqu'au lendemain. La malade revint, et me dit qu'elle avait éprouvé les mêmes accès que les jours précédens, mais qu'ils avaient été plus violens. Elle éprouva les mêmes sensations, sans que le froid fut diminué de celui de la veille, et les accès furent de la même force. Je la laissai chaque jour à ce traitement pendant deux

heures ; mais après huit jours, elle me dit qu'elle préférerait mon ancien traitement qui soulageait assez promptement ; je la rassurai en lui disant qu'elle ne pouvait tarder à éprouver un mieux. Le neuvième jour, elle m'apprit qu'elle n'avait eu, le soir de la veille, que deux accès qui avaient été moins considérables. Je la laissai chaque jour au traitement une heure et demie, et après la huitaine, la maladie diminuait tant que le deuxième jour elle sentait fort peu les effets de l'émanation de l'or, et n'avait plus d'accès. Elle a encore continué pendant trois jours ; elle n'est plus revenue, et sa santé a été parfaite, selon ce qu'elle m'a dit depuis.

Une femme, âgée de trente-six ans, après être accouchée heureusement, nourrit son enfant ; mais quinze jours après, elle eut une perte considérable. J'ignore ce qu'on lui donna pour faire cesser cette perte ; mais dès qu'elle fut arrêtée, le lait fut tari, et elle eut de vives douleurs au bas du rein et sur les deux hanches. Six mois après, les douleurs furent un peu moins vives ; mais elle ne pouvait, qu'avec bien de la peine, se mettre dans son lit ni en sortir ;

et lorsqu'elle y était, elle était obligée, pour moins souffrir, de se tenir tranquille, ayant le corps et les membres tendus et roides. Elle fit plusieurs remèdes qui ne produisirent que de mauvais effets, et on lui dit que, tant que le dépôt de lait et la suppression des règles subsisteraient, elle ne pourrait pas guérir. On lui conseilla de venir me trouver; ce qu'elle fit. Je la traitai par les émanations métalliques, par le moyen d'un étui rempli de Pièces d'argent et de Pièces d'or. L'ouverture de cet étui avait huit lignes de diamètre : en conséquence, j'y mis un bâton de cette grosseur, de trois à quatre pieds de long; le bout de ce bâton appuyait sur le creux de l'estomac. Le premier jour, elle n'éprouva que quelques douleurs légères au bas du rein; le second jour, les douleurs furent plus fortes sur le rein et les hanches, et remontèrent jusqu'aux côtes; les jours suivans, elles se firent sentir dans les mêmes endroits et au ventre. Ordinairement, lorsque la douleur augmente dans un endroit, elle diminue dans un autre; et cet état dure environ trois quarts d'heure; pour l'ordinaire, la cessation totale dans un endroit est d'environ vingt minutes; et lorsque le malade ne sent

plus rien, je retire l'étui et renvoie la malade au lendemain. Chaque jour, cette femme éprouvait un léger soulagement. Après sept jours de ce traitement, je la traitai en outre le huitième jour, par les élémens, dans l'intention de hâter sa guérison. Le lendemain, elle vint d'un air de contentement me dire qu'elle se croyait guérie, que les règles étaient venues assez abondantes, et qu'elle n'éprouvait que peu de douleurs : je lui dis qu'elle pourrait revenir dans quelques jours si elle en avait besoin. Après quelques jours, elle revint encore pendant une semaine, et elle est bien portante.

Une femme, âgée de trente ans, fut attaquée de douleurs au rein et aux hanches, à la suite d'une suppression. Elle prit d'abord beaucoup de remèdes de commères, qui l'échauffèrent fortement : On la traita par des fumigations, ce qui lui fut encore plus contraire, au point qu'elle ne pouvait plus marcher, n'avait ni sommeil, ni appétit. On lui conseilla de me venir trouver, et elle vint. Elle ne voulut pas se servir de béquilles, ni de bâton ; ce qui l'obligea de se soutenir le long des murs pour arriver ; heureusement que son domicile était peu éloigné du mien.

Comme elle vint à l'heure où mon traitement par les élémens était fini, je la traitai par les émanations de l'or : Elle éprouva diverses douleurs qui ne cessèrent entièrement qu'une heure et demie après le commencement de ce traitement. Lorsqu'elle se leva pour s'en aller, elle fut fort étonnée de ne sentir aucune douleur; et en s'en retournant, elle n'eut pas besoin du secours de la muraille. Le lendemain matin, elle me dit qu'elle avait bien dormi, et qu'elle n'avait senti que de légères douleurs depuis son lever. Je lui proposai de la traiter par les élémens le matin et le soir, avec mon étui; elle ignorait ce qu'il contenait. Je la mis donc à mon premier traitement, dont elle fut très-satisfaite, parce qu'il soulage plus promptement; et le soir, elle fut traitée par les émanations de l'or; mais le lendemain, elle me rapporta qu'elle avait passé une mauvaise nuit, et qu'elle avait éprouvé des douleurs moindres, à la vérité, qu'auparavant. Pendant trois semaines qu'ont duré ses traitemens, elle a éprouvé tantôt du mieux, et tantôt du moins; mais les trois derniers jours ont été remarquables dans les émanations de l'or; car elle a éprouvé des douleurs plus vives au ventre et aux

hanches ; ce qui me fit présumer que les règles ne tarderaient pas à paraître. Je lui dis de ne venir que tous les deux ou trois jours ; mais elle ne vint que le quatrième jour pour me remercier, en m'annonçant qu'elle était bien guérie, que la venue de ses règles avait achevé sa guérison, et qu'elle ne se ressentait d'aucune douleur. Elle a continué à se bien porter.

Un garçon, âgé de dix-huit ans, me demanda de le guérir d'une fièvre double-quarte, qui le tourmentait depuis plus de quatre mois. Cette fièvre résista d'abord à mes traitemens accoutumés, ce que je n'avais jamais éprouvé que cette année, ce qui me détermina à ne faire usage, pour la détruire, que de l'émanation de l'or ; en conséquence, je lui mis sur le creux de l'estomac, par-dessus son gilet, le bout de ma baguette qui tenait à l'étui dont j'ai parlé, et était le conducteur de l'émanation de l'or qui était dans cet étui. Je le prévins qu'il éprouverait quelques sensations dans une ou plusieurs parties du corps, ce dont il m'instruirait chaque fois que cela arriverait. Je le prévins en outre que les soulagemens qu'il éprouverait seraient

seraient une diminution dans le frisson, puis après quelques jours la cessation du second accès, puis la diminution du premier, et enfin la guérison totale. Le malade a éprouvé tous ces différens degrés. Les premiers jours il a ressenti de légères douleurs à l'estomac; huit jours après, ces douleurs ont été plus fortes et ont subsisté pendant une heure, en sorte qu'il était au traitement une heure et demie. Après huit autres jours, les douleurs se sont portées au rein, au ventre et à la tête, et les traitemens, lorsque ces douleurs étaient cessées, furent d'une heure et demie. Les huit autres jours, les douleurs furent tellement diminuées, que les accès qui avaient été de quatorze à quinze heures ne furent plus que de deux heures, le traitement n'était plus que de trois quarts d'heure, et il ne ressentait plus qu'une légère douleur de tête; et tout se termina par un simple mal-aise les jours de l'accès.

Un petit garçon, âgé de neuf ans, avoit eu la fièvre-quarte pendant une année, et avait cessé pendant un mois, après quoi elle revint comme auparavant; il l'avait depuis deux mois lorsqu'il me fut présenté par sa mère;

je le traitai par l'émanation de l'or et de l'argent : les sensations qu'il éprouva ne furent qu'à l'estomac et au ventre ; elles ne durèrent pas plus d'une heure : le premier accès qu'il eut dans le cours de son traitement fut moindre, en ce que le frisson fut peu sensible ; les autres accès furent toujours en diminuant, et il fut guéri en dix jours.

Une fille, âgée de trente ans, avait depuis trois jours une violente douleur de dent qui l'empêchait de dormir : je lui mis le bout du conducteur de l'or appuyé sur la joue, vis-à-vis la dent douloureuse : elle mit quatre double de linge sur la baguette, crainte que ce morceau de bois ne l'incommodât. Les émanations de l'or se communiquèrent jusqu'à la dent et à la mâchoire ; peu après la douleur se réveilla, et dura trois quarts d'heure sans augmentation marquée ; après quoi, la douleur diminuant, elle sentit l'envie de dormir, et elle quitta le conducteur lorsqu'elle s'aperçut qu'à peine elle pouvait surmonter le sommeil. Je la vis deux jours après, et je lui demandai des nouvelles de sa douleur de dent : elle me dit qu'elle ne s'en était plus ressentie.

Une vieille fille d'une campagne éloignée, âgée de cinquante-deux ans, me montra un cancer ouvert qu'elle avait au sein droit ; ce cancer était de la plus mauvaise espèce ; j'aurais bien voulu la traiter par l'émanation de l'or, ce qui n'était pas possible, puisque cette fille me déclara qu'elle s'en irait dans cinq jours, et me pria de lui indiquer les remèdes qu'elle devait employer. Ayant fait quelques réflexions, je me déterminai à la traiter par l'émanation du soufre purifié, dont je m'en étais déjà servi avantageusement il y a plus de vingt ans : cette substance se trouve dans plusieurs mines, et j'ai pensé qu'étant purifiée, ses émanations sont plus salutaires. Je mis dans un petit baril qui avait une ouverture dans un des fonds, environ dix livres de fleur de soufre ; puis je le plaçai devant la malade qui était assise, et je pris une baguette de bois que je mis dans le soufre pour servir de conducteur ; la malade appuya l'autre bout de la baguette sur le creux de son estomac ; je lui demandai de temps en temps si elle ne sentait rien, mais après un quart d'heure elle me dit sent r des picotemens dans le sein malade, puis peu après elle se plaignit que les mouvemens étaient

plus vifs et même douloureux : cet état continua pendant vingt minutes, puis après il diminua peu à peu pendant un temps pareil, et tout fut calme. Le lendemain elle me dit que depuis long-temps elle n'avait été si tranquille ; elle se mit au même traitement, qui produisit les mêmes effets. Je lui recommandai de se pourvoir d'un petit baril et de fleur de soufre, d'avoir l'attention de tenir la plaie propre, en la nettoyant avec de l'eau tiède. Le lendemain cette fille m'apporta un petit baril et six livres de fleur de soufre qui furent mises dans le baril, ce qui servit à la traiter : elle éprouva les mêmes sensations. Deux jours après elle partit très-contente, car elle ne souffrait plus. Je n'ai eu de ses nouvelles qu'après un mois, par une fille de son pays qui était venue me consulter : elle me dit qu'elle avait vu la malade ; qu'elle était fort contente de ne plus souffrir, mais que le sein était encore ouvert.

J'ai traité, par les émanations de l'or, un homme de campagne, âgé de quarante-quatre ans, qui avait depuis cinq ans un chancre à la joue, de la largeur d'un écu de six livres : il fut d'abord soulagé ; mais il

éprouvait des sensations douloureuses dans toutes les parties du corps, ainsi qu'autour de la plaie. Après cinq semaines de ce traitement, les sensations furent plus rares et moindres, et la plaie était devenue très-belle ; il est vrai que je le traitai aussi par le moyen des élémens : j'étais satisfait, et j'avais beaucoup d'espérances, quand tout-à-coup cet homme fut se mettre entre les mains d'un Maréchal qui lui avait promis de le guérir ; mais après l'avoir traité pendant plusieurs mois, il a été obligé de l'abandonner dans un plus mauvais état ; car, cet homme ne traitant plus l'intérieur, il lui était impossible de guérir cette maladie, dont le principe est plus dans les nerfs que dans le sang.

Pour acquérir plus d'expérience, je me suis appliqué à traiter les maladies les plus graves, et j'en vais citer quelques-unes, soit que j'aye réussi ou non.

Une femme de campagne, âgée de trente-six ans, me pria de la guérir de l'épilepsie, dont elle était attaquée depuis neuf ans ; ses accès étaient fréquens, et elle en avait

assez souvent plusieurs le même jour : elle me dit qu'elle demeurerait chez une de ses parentes, dans une campagne voisine, et qu'elle viendrait chez moi tous les matins. Je la mis pendant deux heures aux émanations de l'or ; le lendemain elle me raconta qu'elle avait eu un peu d'étourdissement, mais qu'elle n'avait pas perdu connaissance comme d'ordinaire, et qu'elle n'était pas tombée. Elle a été traitée de même pendant six jours, et elle me dit qu'elle ne reviendrait pas, parce que sa parente ne voulait plus la loger, qu'elle avait eu encore deux étourdissemens aussi légers que le premier ; que le dernier la prit dans le chemin, mais qu'elle ne tomba pas : elle partit, et je ne la revis plus.

Une femme de cette ville avait au bras gauche des convulsions d'une espèce singulière ; elle était âgée de trente-quatre ans, et avait chaque jour une douleur au bout des deux derniers doigts, qui remontait le long du bras et le tenait roide ; mais après cinq ans de cet état, la douleur remontait jusqu'au cou, et elle attendait en souffrant que cette crise fût passée, et le bras devint

plus gros et tellement paralisé, qu'elle n'en pouvait faire aucun usage, lorsqu'elle voulait le changer de place; elle ne pouvait le faire qu'avec le secours de son bras droit.

C'est dans cet état qu'elle eut recours à moi. Je la traitai par les émanations de l'or pendant deux heures; elle éprouva des sensations aux deux bras, et en huit jours de ce traitement son bras commença à prendre du mouvement; mais ayant mis les mains dans l'eau froide, les accidens revinrent, quoique la grosseur du bras fut passée. Quinze jours après, tout parut guéri; elle agissait de ce bras aussi bien que de l'autre, excepté qu'il était plus faible: comme cette femme éprouvait quelques douleurs momentanées dans quelques parties du corps, je continuai pendant trois mois de la traiter de cette manière, et j'y ajoutai pendant un quart d'heure le traitement par les élémens: elle se trouva bien guérie, et ne revint plus.

Une fille de campagne, âgée de vingt-deux ans, eut une attaque de paralysie à la tête, la bouche tordait du côté gauche, et l'esculape de son village employa inutilement

les vésicatoires et les purgatifs. L'œil droit devint larmoyant et douloureux, et le Médecin proposa de recommencer et de continuer les mêmes remèdes; mais cette fille s'en étant trouvée plus mal, s'y refusa, et vint me trouver. Je la mis à l'émanation de l'or pendant deux heures, et je traitai l'œil droit par les élémens pendant un quart d'heure : elle éprouva du mieux, et je suivis le même traitement pendant quinze jours : je la trouvais beaucoup mieux : elle me dit qu'elle allait voir son père qui était malade, et qu'elle reviendrait si elle n'était pas guérie; mais je ne la revis plus ; et ayant vu un homme de son village quelques semaines après, je m'informai de cette fille ; cet homme m'assura qu'elle était parfaitement guérie.

J'ai traité par les émanations de l'or une fille âgée de trente-sept ans, et épileptique depuis trente : cette maladie avait été traitée jadis, et on ne lui avait pas épargné les saignées, ce qui avait un peu diminué les accès. Pendant ce traitement, elle éprouva par tout le corps alternativement des sensations douloureuses, sur-tout aux bras, aux

cuisses et aux hanches, pendant trois semaines, après quoi elle se trouva plus agissante, plus légère, et ses accès se réduisirent à des étourdissemens sans la perte de la connaissance ; et, trois semaines après, dans le temps que j'espérais le plus, elle cessa de venir. J'ai appris que ses accès étaient revenus, mais moindres.

J'ai traité de la même manière une fille de campagne âgée de dix-huit ans, que le père me dit être épileptique depuis trois ans : je lui trouvai le teint trop relevé pour une fille dont les menstrues étaient mal réglées. Une femme me dit qu'elle avait cette maladie de naissance ; les sensations qu'elle éprouva au traitement furent de peu de chose, et je l'ai traitée pendant plus de deux mois, pendant lequel temps les accès ont été moins fréquens, et elle n'est pas guérie.

Un homme de campagne, propriétaire, âgé de trente-six ans, me déclara que depuis neuf ans il avait un tremblement dans toutes les parties du corps, et que cette maladie provenait de débauches de liqueurs, que tous les remèdes qu'on lui avait donnés n'avaient

produit aucun soulagement ; qu'ayant consulté un Chirurgien qui avait de la réputation, celui-ci lui dit qu'il ne pourrait pas le guérir, et lui conseilla de me venir trouver. Il me dit qu'il avait perdu depuis quelques mois sa femme et un enfant, et que depuis ce temps son tremblement avait beaucoup augmenté ; il était si faible qu'à peine pouvait-il marcher en traînant les pieds à l'aide d'un bâton ; il ne pouvait plus écrire ni même signer son nom ; et lorsqu'il tombait, ce qui lui arrivait souvent, il ne pouvait plus se relever.

Je crus d'abord qu'il ne serait pas possible de guérir cet homme, vu que son mal datait de neuf ans ; mais ayant réfléchi que sa maladie n'étant que nerveuse, les émanations de l'or lui seraient salutaires, je me déterminai à l'entreprendre, et je le traitai par les émanations de l'or : après y avoir été demi-heure, il éprouva diverses sensations, mais sur-tout au pied gauche, qui était l'endroit le plus faible ; je le laissai à ce traitement pendant trois heures, parce que les sensations furent longues, et elles ont toujours duré pendant que je l'ai traité. On lui

avait conseillé l'aimant, mais je lui dis que l'aimant n'avait aucune action sur nos corps, que le fer agissait, mais que ces émanations ne lui convenaient pas.

Le lendemain il me dit qu'il avait éprouvé du mieux, et qu'il espérait beaucoup de ce traitement. Quinze jours après il fut en état d'écrire, et à la fin du mois il quitta le bâton; il assurait que la jambe gauche, qui était la plus faible, était déjà la plus forte. Je l'ai traité de la même manière pendant cinq mois, trois heures à chaque séance, parce que ce n'était qu'après ce temps qu'il ne sentait plus rien, et pour lors les jambes avaient tellement repris de la force, qu'il marchait facilement pendant une ou deux lieues; mais le tremblement des mains subsistait toujours : je lui avais interdit le vin : un jour je m'aperçus qu'il en avait bu, car les tremblemens étaient augmentés; je le querellai vivement, en lui disant que si cela lui arrivait encore, qu'il ne revînt plus.

N'étant pas guéri, je continuai de le traiter de même, mais seulement de deux

jours l'un. Il y a plus de huit mois qu'il vient chez moi ; il a plus de force ; les sensations finissent au plus tard dans deux heures : il éprouve quelquefois de la chaleur dans les épaules et dans les bras , ce qui est un bon signe ; il dit qu'il l'endurera pendant l'année entière , qu'il a toujours espoir de guérir , parce qu'il se porte de mieux en mieux.

J'avais engagé cet homme à s'abstenir , pendant son traitement , du vin et des femmes : étonné de voir sa guérison retardée contre mon attente , je me décidai à m'informer de sa conduite secrète ; j'appris qu'il buvait toujours du vin , que cependant il n'en faisait pas d'excès , qu'il y avait une fille qui allait le trouver chez lui. Je le querellai en lui faisant ces reproches , et huit jours après je m'aperçus d'un mieux marqué ; il n'était plus qu'une heure au traitement , parce qu'alors les sensations étaient finies. Je crains qu'il ne retourne souvent à ses penchans ; mais au reste ce sont ses affaires.

Depuis quelques années j'ai observé que

les maladies étaient plus fréquentes et plus graves, sur-tout depuis trois ans, et je n'en puis supposer d'autre cause que la corruption des hommes, qui paraît augmenter de plus en plus.

Les Nations sont plus ou moins heureuses, suivant les lois plus ou moins justes qui les gouvernent; et celles qui ont des lois basées sur la justice, se sont plus garanties de la corruption que celles dont les lois ont été dictées par l'orgueil et l'ambition. La nation Suédoise, qui jadis était méchante et malheureuse, jouit d'une plus grande somme de bonheur depuis la réformation de ses lois, qui ne sont fondées que sur la justice. Un sage inspiré de Dieu est né dans son sein et y a déposé les principes de la vraie sagesse, et il est allé mourir en Angleterre, où il a déposé les mêmes principes : dans ces deux Royaumes il a été aimé et estimé de tous ceux qui l'ont connu, et dans ces deux Royaumes il n'est entré dans l'esprit de personne de lui demander de faire des miracles pour procurer la vérité de tout ce qu'il a écrit, parce que ses écrits sont par eux-mêmes le miracle des miracles.

Les peuples les plus corrompus sont les plus méchans, les plus ignorans, les plus superstitieux et les plus désireux de savoir l'avenir ; ils consultent souvent les devins et devineresses : il y a d'autres personnes qui se croyent plus savantes, qui ont les mêmes manies, et qui ont une espèce de vénération pour Nostradamus, et lui croyent le don de prophétie. J'ai examiné son livre, et voici ce que j'en pense :

Nostradamus connaissait le cours des astres, il a pu faire des éphémérides pour plusieurs siècles, et il a mélangé les principes d'astronomie avec ceux de l'astrologie, qui est une science absurde, trompeuse et mensongère ; pour preuve de ce que je dis, c'est qu'il a annoncé qu'en 1792, *l'Église chrétienne romaine commencera de se redresser, de dissiper les nuages, et de reprendre une partie de son ancien éclat.* Ensuite il dit : *Que Venise forte et puissante s'élèvera si haut, qu'elle atteindra presque la puissance de l'ancienne Rome.* La fausseté de ces prédictions est assez connue, et quand même il aurait mêlé les principes de la magie à ceux de l'astrologie, cette science infernale n'est pas moins trompeuse

et mensongère : il dit qu'il y aura un combat naval où l'effusion du sang sera si considérable, que la mer en sera teinte, ce qui n'est pas vraisemblable.

Les hommes sont peu curieux des prophéties consignées dans l'Ecriture-Sainte, parce qu'ils ne les comprennent pas ; je vais leur en citer une qui est de Dieu même lorsqu'il s'incarna, et qui n'est point en style figuré : après avoir annoncé avec précision les malheurs qui sont arrivés aux Juifs, il dit encore en un style qui contient un sens caché, ce qui doit suivre : *Aussitôt après le Soleil s'obscurcira, la Lune ne rendra point sa lumière, et les Étoiles tomberont du Ciel.* Ces paroles ne peuvent s'expliquer que par le secours de la science des correspondances. Puis il ajoute ce qui doit arriver lors de son second avènement, qui ne peut être éloigné, selon la nouvelle révélation. Toutes ces prédictions sont dans l'Evangile de Saint Matthieu, Chapitre trente-quatre, et cette dernière commence au Verset trente-six, ainsi qu'il suit : *Il se fera, à l'avènement du Fils de l'homme, ce qui arriva du temps de Noé.*

Car comme avant les jours du Déluge les hommes mangeaient et buvaient, ils se mariaient et mariaient leurs filles, jusqu'au jour que Noé entra dans l'Arche ;

Et qu'ils ne prévirent point le Déluge que lorsqu'il vint et qu'il les emporta tous : il en sera de même à l'avènement du Fils de l'homme.

Alors deux personnes seront dans un champ ; l'une sera prise et l'autre sera laissée.

Deux femmes moudront au moulin : l'une sera prise, et l'autre sera laissée, etc.

Nous ne jouirons du siècle d'or que lorsque toutes ces choses seront arrivées, parce qu'alors la terre étant purgée, l'orgueil et l'ambition, auteurs de tous les vices et de tous les crimes, seront remplacés par la justice et la vraie religion chrétienne.

Quoique le temps et l'espace ne soient pas connus dans le monde spirituel, tout indique que le temps où ces choses arriveront est proche.

De quelque utilité que soient à l'humanité les émanations des métaux les plus purs, les pauvres

pauvres et tous ceux qui ne sont pas fortunés, ne pourront pas jouir des avantages de cette découverte, à moins que les riches qui possèdent une certaine quantité d'or, ne leur en prêtent, au lieu de s'en servir pour satisfaire leurs passions et leur volupté ; il est vrai qu'ils pourraient eux-mêmes s'en servir pour rétablir leur santé ; et s'ils désirent que l'émanation de ce métail soit plus efficace et plus salutaire, qu'ils se procurent des quadruples d'Espagne, tels qu'ils arrivent du Mexique, avant qu'ils ne soient trop altérés par le mélange des métaux impurs : si nos Crésus modernes désirent de connaître des moyens plus rares, plus dispendieux et plus efficaces, je vais les en instruire.

En suivant toujours les mêmes principes, au lieu de remplir un étui de pièces d'or, remplissez-le de pierres précieuses ; et en place de conducteur de bois, adaptez-en un en or, pour lors vous aurez l'émanation des pierres précieuses, qui sera encore plus précieuse. Je n'ai pas fait ces expériences, parce qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe ; mais je suis persuadé que lorsque la science des correspondances sera

plus connue, ces expériences seront fréquentes. Avec tous les moyens de guérir, que j'ai publiés, l'homme, malgré les plus grandes richesses, ne parviendra pas à une grande vieillesse, si sa vie n'a pas été conforme à la justice et à la morale.

Un Médecin me proposait un jour de me procurer une pile de Volta, dont il faisait un grand éloge ; je le remerciai en lui ajoutant que je savais que le cuivre et le zinc composaient cette pile, que le cuivre était nuisible à l'homme et d'une mauvaise correspondance ; que le zinc était encore pire, quoiqu'il ne fût qu'un demi-métal, et que, tous deux réunis, étaient un irritant dangereux, mais sur-tout le zinc, qui était d'une mauvaise correspondance, et qui était le seul dans la nature qui eût le pouvoir de dissoudre l'or qui est le métal le plus pur. Je vais citer un fait qui a quelque rapport à ce que je viens de dire.

J'avais un petit chien auquel je mis un collier de cuivre jaune à l'âge de sept mois, et que je lui laissai pendant environ deux mois : je ne lui aperçut aucune incommo-

dité, si ce n'est quelques maux de cœur avec envie de vomir : on me dit que c'était l'effet des vers : l'automne arrivée, je l'envoyai à la campagne, et lui ôtai son collier ; dès-lors il se porta beaucoup mieux : Deux mois après il fut ramené à la ville, et je lui remis son collier ; peu après il commença à maigrir, puis il parut avoir mal à la gorge, ce qui me fit croire qu'il allait avoir la maladie des chiens ; mais voyant que le même état subsistait et augmentait depuis deux mois, je lui ôtai son collier, et dès le surlendemain il fût guéri et ne s'en est plus ressenti. Le cuivre rouge de sa nature, est jauni par le moyen du zinc.

Je traite présentement une fille de campagne, âgée de vingt-deux ans, paralytique depuis une année ; et lorsqu'elle fut attaquée de cette maladie, elle perdit incontinent l'usage de la langue et de tout le côté droit ; les remèdes qui lui furent administrés, dont le principal fut des vésicatoires, diminuèrent tellement les accidens, que le bras droit resta seul paralysé. Ses règles n'ont pas reparu ; j'aurais été plus assuré de la guérir si je l'avais eue dès le commencement. Quoique ce

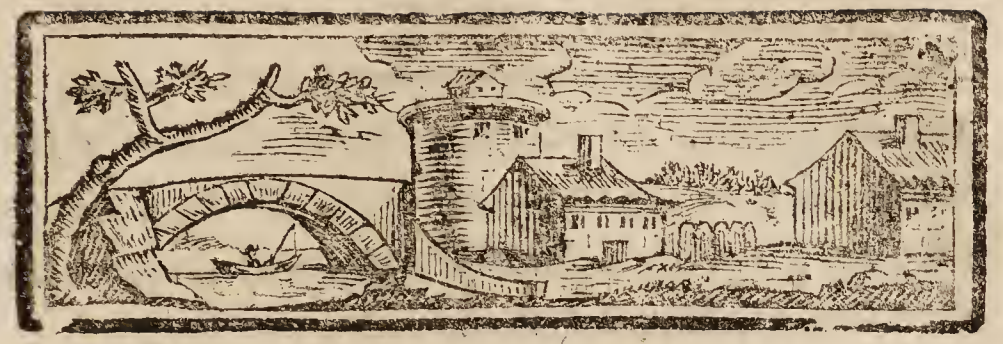
traitement ne soit que commencé, j'ai cru devoir en donner les détails, parce qu'ils répandent un grand jour sur la cause de cette maladie, et sur la théorie des moyens employés pour la guérison, qui ne sont que l'émanation des métaux purs, et les élémens.

Je la mis d'abord au traitement par les émanations de l'or et de l'argent; quelques minutes après, elle éprouva des douleurs au côté gauche, qui se prolongèrent sur le rein; cet état dura trois quarts d'heure; peu après qu'il fut cessé, les douleurs se portèrent à l'épaule droite, et se prolongèrent successivement le long du bras; cet état dura aussi trois quarts d'heure; et après qu'il fut passé, les douleurs se portèrent sur la cuisse et sur la jambe droite. Cet état, qui dura autant que les premiers, passa au côté droit du ventre, et les douleurs ne durèrent que demi-heure, mais furent plus vives; après quoi elle se trouva dans un état de tranquillité qui lui fit plaisir et la rassura, et je la traitai pendant un quart d'heure par les élémens.

A chaque traitement les sensations furent les mêmes pendant trois jours; cependant

elle se trouvait soulagée, mais les jours suivans elle n'éprouvait aucune sensation du côté gauche, et ne s'en est plus ressentie. Je ne la traite que depuis dix jours, toujours de la même manière que le premier, et chaque jour elle se trouve mieux; en sorte qu'elle peut s'habiller et se déshabiller facilement, ce qu'elle ne pouvait pas auparavant. Les émanations métalliques parcourent tous les nerfs, et lorsqu'elles rencontrent de la résistance elles occasionnent de la douleur; lorsqu'elles ont surmonté l'obstacle, le malade se trouve mieux et n'éprouve aucune douleur. Je fais toujours succéder le traitement par les élémens, parce qu'ils ouvrent les pores de la peau, qui, aspirant une légère humidité, établissent un mouvement salutaire qui divise les fluides, épaissit et rétablit l'équilibre qui entretient la santé; mais si les engorgemens avaient acquis trop de solidité par vétusté, ou autres causes prévues dans les principes de ma Médecine naturelle; alors ils se diviseraient plus difficilement et plus lentement; mais il y aurait toujours plus ou moins de soulagement. La paralytique dont je viens de parler a eu le retour de ses règles, et n'éprouve aucune

douleur au côté du ventre ; j'espère qu'elle sera guérie avant la fin du mois. Voici l'arrangement de mes piles qui sont dans des étuis : celui où il n'y a que de l'or, contient trente-quatre louis doubles : Celui qui contient de l'or et de l'argent, contient alternativement deux petits écus, et un louis double : La première pièce et la dernière sont d'or ; je suis au quinzième jour du traitement de l'épileptique, et tout annonce une guérison prochaine.



SUPPLÉMENT

D'OBSERVATIONS

Sur la Médecine naturelle.

J'AVAIS prévu tout ce qu'on critiquerait dans mon Ouvrage, et je n'ai été surpris, lorsqu'il a paru, que du peu qu'on en a dit ; il n'était guère possible que cela fut autrement, dans un pays où l'on rencontrait sans cesse des personnes guéries, même celles qui avaient été déclarées incurables.

Cet Ouvrage a d'abord paru intéressant ; mais quelques personnes, en avouant que j'avais guéri beaucoup de malades, me disaient gravement qu'elles ne comprenaient pas comment des procédés si simples pou-

vaient guérir. Je ne leur répondais qu'en les renvoyant aux principes de la Médecine naturelle, qu'ils ne s'étaient sans doute pas donnés la peine de lire.

Tout homme un peu raisonnable et intelligent, est persuadé que Dieu créa la terre pour nourrir les êtres vivans ; et les quatre élémens, pour entretenir leur vie et leur santé.

L'homme fût-il Athée, et doué d'un orgueil absurde qui le pousse à méconnaître les biens que son Créateur lui a prodigués, pourrait-il se refuser à croire que les élémens conservent sa santé, et même la rétablissent souvent, sans qu'il s'en aperçoive ; car, si un seul de ces élémens lui manquait, sa vie cesserait bientôt ? Comment pourrait-il nier qu'un homme qui s'est appliqué à découvrir les propriétés des Agens de la nature, ait pu parvenir à guérir des maladies par des moyens extérieurs, sans prendre aucun médicament, tandis qu'il pourrait être convaincu en répétant les expériences qu'il indique ?

Quelques-uns de nos Docteurs ont décidé

que l'essentiel de mes traitemens n'était que le feu et l'eau, et que ce n'était qu'un topique adoucissant qui détend; il y en a eu un qui me dit un jour approchant la même chose : Étonné d'abord que ce Docteur n'eût pas compris ou voulu comprendre les principes de ma Médecine naturelle ; après l'avoir laissé parler à son aise, je lui dis que tous les marmitons connaissaient les propriétés du feu et de l'eau, pour faire cuire les viandes et les racines, qu'on pouvait adoucir et même réduire en bouillie ; que toutes les commères savaient que la vapeur d'eau bouillante détendait et amollissait la peau, maïs que tous ceux qui avaient quelques connaissances en physique, savaient que l'air pénètre tous les corps, et qu'en réunissant ces trois élémens, l'air peut introduire dans les pores de la peau une humidité d'autant plus salutaire, qu'il rétablit le mouvement diminué ou arrêté dans les viscères.

Enfin, lui dis-je, si mes procédés ne produisaient d'autres effets que ceux que vous dites, comment aurais-je pu guérir des maux tel que le mal de dent ? Je ne traite que la joue, où vous savez bien que la

cause ne réside pas; des hémorragies habituelles, les hémorroïdes, le scorbut; ce qui ne serait pas possible, si mes procédés n'étaient pas un puissant tonique ?

Un de nos esculapes, celui que je juge avoir le plus de talens, fut consulté par un de ses malades, qui lui demanda s'il ne lui conseillerait pas de me venir trouver pour se faire guérir. Non certainement, lui dit-il, je vous le défends, parce que cet homme est trop vieux pour espérer de vivre longtemps; il vous guérirait, mais après sa mort nous ne pourrions plus vous guérir : il n'y a rien à répliquer à ce raisonnement.

Sans entrer dans plus de détails sur la théorie de mes procédés curatifs, je me contenterai de dire qu'il sont relâchans et toniques, en ce qu'ils divisent et rétablissent l'équilibre de tous les fluides dans leurs mouvemens. Je vais citer quelques nouvelles cures, parce que je les juge intéressantes.

Un homme de campagne, âgé de quarante-cinq ans, vint de cinq lieues, pour me prier de le guérir; il avait une hernie

double, qui était si considérable, que les bourses pendaient jusqu'au milieu des cuisses, et étaient d'une grosseur énorme. Le Chirurgien de son pays n'avait pas pu faire rentrer les intestins; je le traitai par les élémens, et il fut tellement soulagé le premier jour, qu'il continua pendant quatre autres jours; il me dit que je lui avais rendu la vie, que les intestins rentraient facilement: je lui recommandai de porter un bandage, et il s'en alla très-content.

Deux femmes conduisirent chez moi un garçon, âgé de vingt-sept ans, qui souffrait tant, qu'il récriait en se plaignant, tellement que ces deux femmes avaient peine à le soutenir: l'une me dit que ce garçon était de Lyon, qu'il était logé chez elle, et qu'il avait une colique violente qui n'avait pas cessé un instant depuis cinq jours, qu'on lui avait donné plusieurs remèdes dont il n'avait éprouvé aucun soulagement, qu'on l'avait présenté à l'Hôpital, où on avait refusé de le recevoir. Le trouvant en grand danger, parce que je craignais l'inflammation au bas-ventre, je me pressai de le mettre à mon traitement: les élémens firent un effet

si salutaire, qu'il cessa de se plaindre après un quart d'heure : je le traitai pendant trois quarts d'heure, et l'engagai de revenir le lendemain, ce qu'il promit ; et il s'en alla sans le secours d'aucun bras. Il ne revint plus ; et le troisième jour, j'envoyai savoir de ses nouvelles ; on me rapporta qu'ayant été cinq jours sans manger ni dormir, il avait gardé le lit ; qu'il se portait bien, et qu'il était parti le matin pour son pays.

Dans le temps où la fièvre rouge et la rougeole faisaient le plus de ravages sur les enfans de cette ville, une femme me dit que sa petite fille, âgée de deux ans, avait la peau entièrement rouge ; je lui conseillai de ne donner aucun remède à sa petite, ce qu'elle exécuta ; mais le lendemain la rougeur disparut, et le jour suivant, elle avait une forte fièvre, les selles et les urines furent supprimées ; la mère m'apporta sa petite, elle avait le ventre très-tendu et dur. Dès que j'eus vu cet enfant, je ne pus douter du danger qui la menaçait, je n'hésitai pas de la traiter par les élémens. Sa mère la pris sur ses bras, et présenta le ventre et le bas-ventre au traitement pendant vingt

minutes, après quoi elle emporta son enfant, et je la priai de m'en donner des nouvelles. Le lendemain elle me vint dire que sa petite avait bien uriné le même jour, qu'elle avait bien été au siége, et qu'elle paraissait se bien porter : quelques jours après, je vis cette femme qui me confirma la santé de sa petite fille, qui n'a pas cessé de se bien porter, sans aucun ressentiment de sa fièvre.

Il me vint une femme, âgée de plus de soixante ans, qui était devenue aveugle par suite d'une ophtamie considérable : c'était une de ses parentes qui la conduisait ; elle me raconta qu'elle avait mal aux yeux depuis long-temps, qu'ayant perdu la vue, elle se fit conduire à l'Hôpital, où on lui avait mis trois fois les vésicatoires ; qu'après deux mois de l'usage de différens remèdes, n'ayant éprouvé aucun soulagement, on lui proposa de lui faire un cautère, après quoi on recommencerait les vésicatoires ; mais alors elle sortit, sous prétexte d'aller se reposer chez elle pendant quelque temps : elle me demanda ce que je pensais sur son état, je lui dis que je ne pouvais rien décider à la

première vue, que dans quelques jours je serais plus instruit sur son mal. Je la traitai par les élémens, selon ma méthode; elle me dit qu'il lui semblait que je l'avais un peu soulagée, sans pouvoir dire comment.

Le lendemain elle aperçut le feu, dans un très-petit point seulement; et trois jours après, elle put distinguer la lumière; et avant la fin du mois, elle distinguait tous les objets et allait seule : il n'y avait qu'un œil qui fut guéri, tandis que l'autre ne faisait aucuns progrès, ce qui me faisait soupçonner une cause cancéreuse; cependant tout fut guéri après trois mois de traitement, malgré que lorsque l'œil gauche allait mieux, le mal se porta sur le nez, ce qui m'obligeait de traiterces deux endroits alternativement, et tout a été guéri.

Une femme de campagne, âgée de vingt-quatre ans, était habituellement oppressée depuis sa dernière couche, qui datait d'une année, et crachait du sang, sur-tout les matins. Tous les remèdes ayant été inutiles ou contraires, elle se détermina à me venir trouver; je la traitai par les élémens, dirigés

sur la poitrine ; les premiers jours elle fut soulagée de son oppression, mais elle continuait de cracher le sang comme à l'ordinaire : le cinquième jour elle ne crachait plus de sang ; mais deux jours après il reparut pour la dernière fois : je la traitai encore dix jours, après lesquels, ne se sentant plus de sa maladie, elle s'en alla. Depuis je n'ai eu de ses nouvelles que par un habitant de son village, lequel m'assura qu'elle se portait bien, et qu'elle était guérie.

Une femme, âgée de vingt-huit ans, avait du scorbut aux gencives, qui étaient d'ordinaire saignantes, tellement qu'elle avait souvent du sang dans la bouche, qui exhalait une mauvaise odeur : j'avais déjà guéri des maladies scorbutiques par le moyen des élémens ; je traitai cette femme de la même manière, et elle fut parfaitement guérie dans un mois.

Une fille domestique, âgée de trente-six ans, avait le ventre dur et gros, sur-tout du côté droit, depuis plusieurs années ; et était douloureux de plus en plus : on la

fit voir à un Chirurgien étranger, qui décida que le mal était incurable. Comme les douleurs devinrent plus vives, un Chirurgien de cette ville fut de nouveau consulté, lequel, après avoir examiné la malade, conseilla de me l'envoyer, ce qui eut lieu. Je jugeai que des obstructions à quelques glandes mésentériques, devenues sérieuses, étaient la cause de la douleur ; je la mis au traitement des élémens, dirigés sur la partie douloureuse, et cette fille éprouva du soulagement dès le commencement, qui s'augmenta de jour en jour ; mais le onzième jour, les mêmes douleurs se firent sentir assez vivement, ce qui l'inquiétait : je lui dis de se tranquilliser, que dans trois ou quatre jours elle serait beaucoup mieux, que c'était un signe que la guérison complète était encore éloignée, que si ces douleurs étaient revenues le troisième jour, ç'aurait été le signe d'une guérison prochaine : elle fut rassurée, et éprouva ce que je lui avais annoncé.

Après vingt-cinq jours de ce traitement, cette fille m'annonça qu'elle devait partir pour la campagne, qu'elle était bien contente de ne plus souffrir ; je l'assurai qu'elle n'était

n'était pas guérie parfaitement, mais qu'elle pourrait revenir lorsqu'elle sentirait les mêmes douleurs, qui, effectivement, ont reparu dans les grands froids, mais que j'ai dissipées facilement au retour des chaleurs.

Une femme m'amena son fils, âgé de quatorze ans, qui tombait d'épilepsie toutes les nuits, et il était de plus un peu imbécille; elle l'avait mis dans une pension où d'autres écoliers l'avaient tellement corrompu, qu'il était fréquemment adonné à la masturbation, etc. Je dis à cette mère qu'il était facile de guérir son fils, si elle pouvait le faire renoncer à son infâme penchant. Je l'ai traité par les élémens pendant quinze jours sans qu'il ait aucun accès; sa mère s'est pourvu d'une machine pareille aux miennes; et une des tantes de son fils s'est chargée de le traiter et de le surveiller : j'ai appris qu'il ne tombait plus, mais qu'il était toujours un peu imbécille.

Un homme d'une campagne éloignée de douze lieues, vint me consulter pour une maladie singulière de sa femme : je lui dis que je ne pouvais rien prononcer que je

n'eût vu cette femme : il me dit qu'il l'amenerait ; cet homme demeurant à la campagne , était un propriétaire un peu aisé : quinze jours après il me présenta sa femme, qui était âgée de trente-trois ans : je commençai par m'informer des détails et du principe de la maladie : j'appris que cette femme avait eu pendant cinq ans des coliques fréquentes , et que depuis trois ans elle n'en avait plus , mais qu'elle éprouvait des convulsions violentes dans tout le côté droit , que pendant la route ces convulsions l'avaient attaquée chaque fois que la voiture s'était arrêtée. Dans l'instant je lui vis un mouvement circulaire dans le bras droit , qui allait toujours en augmentant , tellement , que je n'aurais pas pu donner à mon bras un mouvement aussi rapide. Étonné , je pris le parti de faire cesser ce mouvement de la manière que j'indique dans ma Médecine naturelle : alors tout parut tranquille , mais cinq minutes après , le même mouvement recommença : Je demandai à son mari s'il ne la soulageait pas par quelque moyen : Je ne la soulage , me dit-il , qu'en lui faisant mettre les pieds dans l'eau chaude; j'ordonnai aux domestiques de faire chauffer

de l'eau, et de l'apporter dans une sapine : pendant ce temps-là le mouvement circulaire était d'une rapidité étonnante, tandis que le pied avait un mouvement perpendiculaire ; de sorte que le pied frappait avec force sur le pavé. L'eau chaude étant arrivée, on lui mit le pied dans la sapine : comme elle savait que cela devait la soulager, elle se baissa promptement pour y mettre aussi la main ; l'eau n'arrêtant pas promptement le mouvement, je mis la main dans l'eau, et j'arrêtai celui du bras et de la main, puis celui du pied, qui ne revinrent plus. J'observai que la poitrine de cette femme était très-agitée, et qu'elle avait de la peine à respirer ; je lui dis de venir demain matin, que je la traiterais et lui montrerais comment elle pourrait le faire elle-même ; car son mari s'était déjà pourvu d'une machine pour cela.

Le lendemain je la mis au traitement des élémens, dirigés sur la poitrine : elle n'y eut pas été un quart d'heure, qu'elle dit à son mari : Je me sens déja beaucoup mieux, et je vois bien que ce traitement me convient, et pourra me guérir. Après la demi-heure d'usage, elle se trouva beaucoup mieux, et

peu après elle partit pour son pays avec sa machine. Arrivée chez elle, cette femme se traita pendant une douzaine de jours, et ne se sentant plus de son mal, elle cessa ; mais quinze jours après, les convulsions reparurent : elle se remit à son traitement pendant quinze jours, et ne s'en est plus ressentie. Les Docteurs avaient déclaré cette femme incurable, et ils ont été bien surpris de la voir parfaitement guérie : j'ai reçu plusieurs lettres par lesquelles on me consultait, en me parlant de cette cure, que l'on disait merveilleuse, et l'ouvrier de mes machines m'a dit en avoir vendu une trentaine dans ces pays.

La Chirurgie a beaucoup fait de progrès, tandis que la Médecine hypocratique n'en a fait aucun depuis vingt siècles ; mais la Médecine naturelle en fera beaucoup pendant un demi-siècle, et à la fin du siècle elle sera perfectionnée ainsi que la Physique.

F I N.